BL 711

N° 10

1914-1915

# RECUEIL

DE

# Paroles Historiques

ET

# POÉSIES

Belgian War Press

personne en Allemagne ne pense à imiter de tels actes d'une nation civilisée.

Nous voulons et préférons rester des Barbares allemands, pour qui sont sacrés les femmes et les enfants de nos adversaires, jouissant en confiance de notre hospitalité.

Je puis lui assurer, qu'avec tout le respect devant une plus haute civilisation de la langue française et belge, nous ne consentirons jamais dans notre pays à assassiner lâchement, dans d'atroces tortures, les filles, les femmes et les enfants belges.

Comme je l'ai dit : aux frontières se trouvent nos enfants, le socialiste à côté du bourgeois, le paysan à côté du savant, la prince à côté de l'ouvrier, et tous combattent pour la liberté allemande, la vie de famille allemande, pour l'art allemand, la science allemande, le progrès allemand.

Ils combattent en pleine et claire conscience, pour une noble et riche possession nationale, pour les biens intérieurs et extérieurs, qui tous servent à assurer le progrès universel et le relèvement de l'humanité.

GERHART HAUPTMANN.

# La Guerre Sacrée

Maisons, dont la plus humble abritait un berceau!
Collines, dont la chaîne au loin luit et se bleute!
Vallons toujours emplis d'un bruit frais de ruisseau
Où nous allions, enfants, lire les vers de Gœthe.

Pays riant et cher entre tous les pays!
Qui l'eût dit, qu'un Germain souillerait tes vallées,
Et qu'un jour le canon, dans tes bois envahis,
Unirait son tonnerre au choc sourd des mêlées?

Qui l'eût dit que tes fils tomberaient par milliers,
Et que vers le ciel rouge élevant leurs mains jointes,
Tes vierges, sur le bord des côteaux familiers,
Verraient, pâles d'horreur, surgir le casque à pointe?

Hélas! les jours sont loin, du passé libre et fier!
Dans les champs désertés, voici que tu regardes
Pleuvoir sur tes moissons une grêle de fer,
Et dans la ville en feu fuir des foules hagardes.

Les chevaux d'Attila, paissent ton herbe en fleur;
Le Hun t'a submergé de ses hordes sauvages;
Et la nuit, tes enfants écoutent, ô douleur!
Leurs foyers consumés crouler sur tes rivages!

O peuple où vit encore l'âme des vieux Gaulois;
Toi dont la main virile a brisé tant d'entraves!
Puisque le Hun t'appelle à de nouveaux exploits,
Apprends-lui que les forts doivent craindre les braves.

Debout, le clairon sonne! et sus à l'étranger
Qui tue un prêtre en pleurs, sur son église en cendres!
Qu'il sache enfin que nul n'affronte sans danger,
Le hardi Coq de Liège et le Lion des Flandres!

Pars donc, petit soldat, dont les chants belliqueux
Au peuple qui t'acclame arrivent par bouffées!
Ne crains pas ces teutons : Dieu n'est pas avec eux,
Et tu nous reviendras pliant sous les trophées!

Pars, béni par ta mère, envié par ta sœur!
L'heure est là, ceins le glaive et boucle la cuirasse!
Va, cours, vole au combat et montre à l'oppresseur
La vigueur de ton sang et l'orgueil de ta race!

Et pour le mieux frapper, songe que tu défends
Le foyer paternel si cher à ta pensée;
Le tombeau des aïeux, le berceau des enfants,
Et le lit virginal où dort ta fiancée!

La Patrie a dit : « Viens! » et tu réponds : « Allons! »
Ah! j'en crois ta voix mâle où la colère vibre;
Sur la plaine flamande et les côteaux wallons,
L'envahisseur fuira devant un peuple libre!

Et si tu dois tomber, sanglant et les yeux clos,
Entre tes bras vaincus serrant de vaines armes,
Dans la pourpre immortelle où dorment les héros,
Tu seras étendu par la Patrie en larmes...

Et toi, sombre Attila! tremble, car le Destin
Pour arrêter ta marche a marqué notre terre:
Debouts, au seuil sacré du vieux monde latin
Nous ferons culbuter ton lourd cheval de guerre!

Prends garde aigle insolent au vol noir du corbeau!
Sache que notre sol garde nos fiers ancêtres,
Et que ses défenseurs y creusent le tombeau
Des tyrans étrangers qui le foulent en maîtres!

Vas, tu mourras sans gloire, une âpre rage au cœur,
Et nos soldats, rentrés dans leurs foyers prospères,
Verront, poussant le soc avec leurs bras vainqueurs,
Les blés naître plus drus dans le champ de leurs pères.

*Frans ANSEL.*

# Leurs Procédés

On sait qu'un groupe de magistrats et d'avocats de Bruxelles avaient organisé une ambulance dans une partie des locaux du Palais de Justice.

Tous avaient rivalisé de zèle dans la mesure de leurs moyens pour procurer, aux malheureux blessés sur les champs de bataille, un peu de bien-être et de réconfort matériel et moral. Des dons de toute sorte, en nature et en argent, avaient été recueillis; tout particulièrement les magistrats consulaires — on ne fait jamais un vain appel à leur dévouement — s'étaient montrés généreux; et non content de cela, usant de leur influence auprès du haut commerce bruxellois, ils avaient fait affluer dans les locaux de l'ambulance, des comestibles, des produits de toute espèce, ainsi que des appareils de cuisine, de buanderie, de pharmacie et autres, mis gracieusement à la disposition de la Croix-Rouge, à charge de les restituer ultérieurement.

Les caves étaient tout particulièrement bien fournies; il s'y trouvait une quantité considérable de bouteilles

de vins de Bordeaux, de Porto et de Malaga, des liqueurs, et un important stock de bouteilles de Champagne.

Après l'occupation de Bruxelles, les Allemands, qui, en face de l'évidence, avaient été obligés de reconnaître la belle organisation de l'ambulance, le dévouement de son personnel et le profit que leurs hommes blessés en avaient retiré, décidèrent de supprimer le personnel belge et de le remplacer par des Allemands.

C'était leur droit strict; aussi, les Belges ne songèrent-ils pas à les contester. Mais, comme ils étaient, tout au moins moralement, comptables vis-à-vis des donateurs et des prêteurs, de tout ce qui avait été mis à leur disposition, ils demandèrent avec insistance qu'on fit un inventaire contradictoire de toutes les choses dont les Allemands s'emparaient.

Au moment de la prise de possession, ceux-ci refusèrent de dresser l'inventaire, protestant avec hauteur, de leur honnêteté et de leurs sentiments désintéressés, et remirent au lendemain leur petite opération.

Le jour suivant, à l'heure fixée, les représentants du comité de l'ambulance se trouvaient au Palais, prêts à accomplir leur dernière mission. Ils attendirent en vain. Nouvelle remise au lendemain, de la formalité, sous le même prétexte, que les officiers étaient trop occupés pour se soucier d'une pareille vétille. Il devenait évident que ces gens surchargés de besogne, entendaient tout prendre et n'avoir de compte à rendre à personne, la suite des évènements devait le démontrer d'ailleurs, péremptoirement.

Mais ils avaient compté sans l'esprit d'ordre et sans la ténacité de nos compatriotes.

Au nouveau moment fixé, ces derniers se trouvaient

à leur poste. Après une heure d'attente, l'exactitude n'est pas la politesse des représentants d'Attila II, des médecins militaires allemands parurent, rogues, visiblement de mauvaise humeur. Il fallait aller vite; un inventaire sommaire était suffisant; n'avait-on pas comme garant la probité des officiers? Il suffisait simplement de remettre les clefs, et, avant tout, il fallait aller dans les caves. On décida de commencer par là.

O surprise! on y découvre quelques soldats, plus perspicaces que leurs chefs, lesquels soldats, conduits par leur flair sans doute, avaient trouvé la cachette des précieux flacons, et en avaient déjà vidé plusieurs.

Colère des officiers, admonestation qui se termine par l'infliction d'un jour d'arrêt aux coupables. Boire le vin destiné à des malheureux et fourni par l'altruisme et la générosité du public, cela vaut, mesuré à l'échelle des peines de la grande discipline prussienne, un jour de repos à la caserne!

Mais reprenons notre récit. Après l'incident que nous venons de conter, les médecins, qui connaissaient maintenant ce qu'ils voulaient savoir, c'est-à-dire l'endroit où Bacchus avait enseveli ses trésors, qui possédaient les clefs des réserves de la lingerie, de la pharmacie et de la cuisine, suspendirent les opérations de l'inventaire, prétextant un nouvel empêchement — tudieu, que ces gens sont occupés — et congédièrent les nôtres, en leur promettant de les convoquer ultérieurement. Disons tout de suite qu'ils attendent encore toujours leur convocation. C'est ici que notre histoire va mettre en lumière le rôle odieux de ces détrousseurs de malades. Nos représentants — un des magistrats du tribunal civil les plus justement estimés, accompagné de sa femme — après avoir reçu leur congé, voulurent

sortir du Palais. Mais, depuis leur entrée dans le temple, qui n'était plus alors celui de Thémis, une consigne nouvelle avait été donnée. Plus personne n'en sortait sans exhiber un ordre. Les nôtres se mirent à la recherche des officiers qu'ils venaient de quitter et ne les trouvant point, se dirigèrent vers l'endroit où le dernier entretien avait eu lieu, c'est-à-dire vers les caves à vin. Ils rencontrèrent dans les escaliers, les médecins, tous porteurs de bouteilles de Champagne. O Kultur germanique, voilà bien tes effets! Car c'est bien cette fameuse Kultur qui les a formés, ces officiers « recrutés dans les couches les meilleures de la nation, comme dit von der Goltz, les seules en état, au moment du danger, alors qu'il s'agit de la vie ou de la mort, d'exercer le commandement en chef ».

Qu'importe pour ces braves qu'on apporte à leurs victimes un peu de bien-être et de réconfort, qu'on cherche à hâter la guérison des convalescents! Vraiment l'âme belge n'a pas atteint les hauteurs de cette Kultur. Elle ignore encore que le champagne est fait pour les représentants des couches les meilleures de la nation, et qu'il est extrêmement nuisible aux malheureux, même blessés.

Disons pour terminer, que le reste des vins et des liqueurs, ont sans doute l'honneur d'avoir la même destination que le vin de Champagne, car, bien que l'ambulance fut dissoute quelques jours après, on ne retrouva que des caves vides.

Quant au matériel de l'ambulance qui valait vingt-cinq mille francs, armoires, tables, produits pharmaceutiques, machines de buanderie, ustensiles de cuisine, etc., il eut une destination plus mystérieuse; emballé avec soin, il fut chargé sur des camions et disparut à

tout jamais. Une partie fut sans doute portée au Palais des Académies.

On ne sauva du naufrage qu'une des deux machines à coudre, la plus petite, dont s'était emparé un soldat du 39e d'infanterie de réserve, un jour qu'il s'en servait pour réparer son pantalon, un courageux employé la lui enleva.

Pour nous, si le bien des pauvres est sacré, celui des blessés l'est doublement. Il faut plaindre ceux dont la mentalité ne permet pas de penser comme nous.

## En l'honneur du général Leman le vaillant défenseur de Liège prisonnier à Magdebourg.

Entendez-vous, quel bruit résonne?
C'est le canon de chaque fort
Qui, sans relâche, gronde et tonne,
Chez les Teutons semant la mort!
O Leman, que chacun vénère,
Nous pointerons, sans nul effroi,
Sur cette horde sanguinaire,
Au cri : La Belgique et le Roi!

L'ennemi, qui te crut un traître,
Se sentant sans doute aux abois,
Avait voulu parler en maître,
Mais tu répondis à sa voix :
« Jamais, même au prix de ma vie,
» Je ne voudrais subir ta loi,
» Et je mourrai pour la patrie,
» Au cri : La Belgique et le Roi! »

Ta résistance fait ta gloire,
Tes hauts faits braveront le temps,
Et ton nom sera dans l'histoire,
Compté parmi les plus vaillants!
Le pays est là qui t'honore,
Et nous redirons, loin de toi,
Sous notre drapeau tricolore,
Vivent la Belgique et le Roi!

*Théo BAR.*

# Rapport officiel de la Commission d'Enquête

◆ ◆ ◆

Tamines est un riche et populeux village sur la Sambre, entre Charleroi et Namur. Des détachements français l'occupèrent le 17 et le 19 août. Le 20 août, une patrouille allemande fit son apparition devant le village de Vilaines. Elle fut reçue par le feu des soldats français et des gardes civiques de Charleroi.

Plusieurs uhlans furent blessés et tués. Le reste prit la fuite. Les habitants sortirent de leurs maisons en criant : « Vive la Belgique, vive la France! »

Cet incident fut, suivant toute vraisemblance, la cause des massacres qui ont eu lieu à Tamines. Peu de temps après, les Allemands arrivèrent en forces, au hameau Alloux. Ils brûlèrent plusieurs maisons et firent tous les habitants prisonniers.

Le 21 août, à 5 heures, les Allemands entrèrent à Tamines. Les soldats pénétrèrent dans les habitations, expulsèrent les habitants, commencèrent à saccager et à incendier. Les malheureux paysans arrêtés dans le village, furent fusillés. D'autres sortirent de leurs maisons en fuyant. La plupart sont arrêtés dans la nuit du 21 août ou le lendemain matin. Le pillage et l'incendie se poursuivent toute la journée du 22. Le 22 au soir, un groupe de 400 à 450 hommes sont conduits devant l'église, à proximité des rives de la Sambre. Un détachement allemand ouvre le feu, mais trouvant la fusillade trop lente, les officiers font avancer une mitrailleuse, qui a vite fait d'abattre tous les malheureux. Certains furent seulement blessés et, dans l'espoir de fuir, ils se relevèrent. Ils furent immédiatement tués. Certains blessés couchés sur les morts, furent percés à coups de baïonnette. Pendant la nuit, quelques survivants réussirent à s'éloigner en rampant. D'autres mirent fin à leurs souffrances, en se précipitant dans la rivière. Tous ces faits sont constatés par les déclarations des blessés qui réussirent à s'échapper. Près de cent cadavres furent retrouvés dans la rivière.

Le lendemain, dimanche 23 août, à 6 heures du matin, un autre groupe de prisonniers fut fait dans le village et aux environs et amené sur la place. Au dire de l'un de ces prisonniers, la place était couverte d'un tas de cadavres, sur une surface de 40 mètres de long sur 6 mètres de large. Tous ces civils avaient été amenés

là et fusillés. Les prisonniers s'apprêtaient à subir le même sort. Un officier demanda des volontaires pour enterrer les morts. Ceux qui se présentèrent, creusèrent une fosse de 15 mètres de long sur 10 mètres de large et 2 mètres de profondeur. On transporta les cadavres dans la fosse, sur des planches. Le témoin qui relate ces faits, déclare ce qui suit : « Je connaissais la plupart des tués; des pères enterrèrent le cadavre de leur fils et des fils le cadavre de leur père. Sur la place, des officiers et des soldats étaient occupés à boire du champagne. Ils continuèrent à boire toute l'après-midi. Nous étions convaincus que notre tour allait arriver. Nous avons enterrés de 350 à 400 cadavres. Aux dires d'un témoin, un blessé fut enterré vivant sur l'ordre d'un médecin allemand.

Un soldat qui manifesta des sentiments de pitié pour les victimes, fut maltraité par un officier. Après avoir enterré les morts, les prisonniers accompagnés de leurs femmes et enfants, furent conduits à Vilaines. Ils étaient convaincus qu'on allait les fusiller devant leurs femmes et enfants. Le témoin ajoute : « Je vis des soldats qui ne pouvaient s'empêcher de pleurer devant le désespoir des femmes. L'un de nous fut atteint d'une attaque d'apoplexie, deux tombèrent en syncope. A l'arrivée à Vilaines, un officier annonça qne les prisonniers étaient libres, mais que ceux qui retourneraient à Tamines seraient fusillés. Ils obligèrent les femmes et les enfants à crier : « Vive l'Allemagne ».

Les Allemands pillèrent 264 maisons à Tamines et y mirent le feu.

Un grand nombre d'habitants, y compris des femmes et des enfants furent brûlés ou asphyxiés. Beaucoup furent tués dans la campagne. Le nombre des victimes dépasse 650.

La Commission d'enquête a spécialement recherché si les habitants du village avaient tiré sur les troupes allemandes. Tous les habitants affirment le contraire. Ils attribuent le massacre de leurs concitoyens, au fait que les Allemands ont prétendu que les coups de feu tirés par les tirailleurs français, étaient dus à des civils et aussi à la colère provoquée chez les Allemands par le succès d'une attaque française, dans la nuit qui précéda leur arrivée.

## Excès commis dans le Luxembourg belge

Le passage des Allemands dans le Luxembourg, a été marqué par les pires excès. Chaque village occupé par les Allemands a dû fournir des otages. Certains ne furent pas maltraités, d'autres furent soumis aux plus abominables traitements. A Marche, par exemple, les trois principaux magistrats de la ville furent, à tour de rôle, pendant plusieurs semaines, enfermés dans une cellule de la prison réservée aux criminels du droit commun. Plusieurs otages furent expédiés en Allemagne, où ils sont encore détenus en ce moment.

Presque partout le pillage a été systématiquement organisé. Les soldats s'emparaient, sans bon de réquisition, de la nourriture, du bétail et des chevaux. Ils enlevaient des maisons, tout ce qui leur plaisait. Ils volèrent un nombre considérable de bouteilles de vin. Le premier soin des soldats, à leur arrivée dans un village, était de réclamer le vin et les liqueurs. Aussitôt pris de boissons, ils se livraient à des actes de cruauté, incendiaient les maisons, tiraient des coups de fusil au hasard. Ils tiraient sur les porcs et les volailles, ou les tuaient avec leurs épées. Un certain nombre d'habitants furent tués ou blessés par ces coups de feu.

A Libin, un soldat tira sur une poule et atteignit un enfant de deux ans et lui brisa les jambes. A Arlon, les autorités militaires exigèrent une contribution de guerre de 100,000 francs comptant, à payer en 4 heures, sous menace de piller 100 maisons en cas de non paiement.

L'argent fut versé; néanmoins, 47 maisons furent saccagées sur l'ordre des officiers.

Le nord de la province, en général, a été respecté. Au sud, deux régions sont complètement dévastées.

La première comprend les villages de Porcheresse, Maissin, Anloy, Villance, Ochamp, Jehonville, Offagne, Blanche-Oreille, Assenois et Giaumont.

L'autre région comprend toutes les communes dans le triangle compris entre Florenville et Virton, Virton à Habay et Habay à Florenville.

La plupart de ces villages sont presque complètement détruits. Le nombre des maisons brûlées est de près de 3,000. Dans un grand nombre de villages, les Allemands firent des exécutions

en masse. Le nombre des victimes dépasse 1,000. Voici quelques chiffres pour certains villages : Etalle, 30; Tintigny, 157; Rossignol, 156; Ethe, environ 300. A La Tour, il n'y a plus que dix-sept hommes survivants. 111 habitants de Ethe et de Rossignol ont été fusillés à Arlon.

Il paraît certain que les habitants n'ont commis aucun acte hostile aux Allemands, dont les soldats furent souvent tués par les patrouilles françaises.

Les Allemands brûlèrent et saccagèrent systématiquement tous les villages où leurs soldats trouvèrent ainsi la mort.

Les excès commis par les Allemands ne peuvent s'expliquer que par l'ivresse et la fureur causée par la résistance inattendue de l'armée belge ou par les ordres donnés, de détruire tout sur leur passage.

## A NOS MORTS TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR

Morts chéris, Morts aimés, Morts d'une mort sublime,
Couchés on ne sait où, sous un tertre anonyme,
Que Dieu vous garde en sa merci!
Vous êtes tous partis, sans fleurs et sans couronnes,
Avec le seul encens de la poudre qui tonne :
Madame la Mort, bien merci!

Pères, enfants, amis, femmes, sœurs, fiancées,
Au milieu des regrets et des larmes versées
Que votre deuil soit adouci.
Par le doux souvenir que la mort la plus belle,
Quand la Patrie le veut, c'est de mourir pour elle :
Madame la Gloire, merci!

Sûrs, d'être tout petits, nous ne nous doutions guère,
Que l'on viendrait un jour nous déclarer la guerre.
Eh mais! il n'en est point ainsi.
Car le peuple voisin le plus sûr de sa force,
Nous attaque, et dès lors, à nous agrandir, s'efforce
Messieurs les allemands, merci!

Et toi qui maintenant détiens notre espérance,
Toi, cause de nos deuils et de notre souffrance,
France, constate bien ceci :
O toi, qui ne comptait que sur l'aile du Russe,
Qu'on travaille pour toi, pas pour le roi de Prusse,
France, à nos grands morts, dis merci!

# JUSQU'AU BOUT !

⚜ ⚜ ⚜

*Petit Parisien,* 12 septembre 1914.

Cependant que, de toutes leurs forces arc-boutées, les armées alliées, depuis les Vosges jusqu'à la mer du Nord, résistent victorieusement à la poussée formidable et désespérée de l'envahisseur, des conseils de paix nous arrivent d'outre-Rhin. Leur susurement hypocrite se mêle avec persistance au fracas des obusiers.

La générosité germanique est, paraît-il, sans bornes. Elle nous pardonne de nous être défendus; elle veut bien reconnaître en nous des adversaires loyaux et braves. Nos marches de l'est et du nord dévastés, nos villes et nos villages bombardés ou incendiés, les femmes et les enfants massacrés, l'Allemagne consent à oublier tout cela. Elle est prête à nous offrir une paix, glorieuse évidemment pour elle, mais qui ne serait pas déshonorante pour la France.

Point déshonorante? En effet, il suffirait à la France, comme entrée en jeu, de **livrer la Belgique** et de trahir nos alliés. Le pourboire de sa honte, ce serait une rectification de frontière. Et qui sait? si elle était complaisante jusqu'au bout, peut-être l'admettrait-on à la curée des vaincus. Pourtant, quelque mépris qu'ils aient de la parole donnée et des conventions « ces chiffons de papier », les cerveaux prussiens et d'ailleurs, qui ont échafaudé ces belles combinaisons, ne sont pas sans inquiétude sur l'accueil que nous leur réservons : ils redoutent la révolte de notre « sentimentalité celtique ». Aussi croient-ils opportun de doubler leurs promesses de menaces. Car la diplomatie allemande est comme l'antique roi Janus, à deux faces : l'une tournée vers la

paix, l'autre vers la guerre; l'une faussement douce-reuse, l'autre courroucée et barbare. La première est la pire. Donc, les bons apôtres qui nous tendent à demi les bras, veulent bien nous faire savoir, avec des détails techniques, étonnamment exacts, qu'une armée nouvelle de 500,000 hommes est expédiée sur notre frontière, que par ordre suprême de l'empereur, notre ligne sera crevée sans délai, et la France abattue avant que novembre ne s'achève. Est-ce que les Français, pauvres étourdis, vont plus longtemps se brûler les doigts à tirer les marrons du feu pour la Russie et l'Angleterre; veulent-ils donc sacrifier à des intérêts qui ne sont pas les leurs les richesses de leur sol, ses beautés séculaires, ses monuments, Amiens, Paris, peut-être, après Reims et Arras? Et pour que nul n'en ignore, on nous prévient que si nous ne cédons pas, la guerre continuera implacable. Des généraux sont chargés de nous faire savoir qu'une cathédrale gothique ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien. Eh bien! il est une idée que tous les diplomates, journalistes et courtiers d'outre-Rhin doivent se mettre dans la tête : c'est qu'aucun chantage, aucun scandalisme systématique ne saurait faire dévier notre résolution.

Certes, tous les Français ont ressenti douloureusement les destructions irréparables que l'invasion allemande a semées sur ses pas. Les âmes, même les plus incultes ont compris qu'à Reims, qu'à Arras, comme à Louvain, quelque chose était anéanti d'un patrimoine sacré. Mais si précieux que soient les trésors traditionnels de notre pays, il en est un que rien n'égale et auquel nous sacrifierons tout : c'est son indépendance. Qu'importent les œuvres d'art, même les plus sublimes monuments, peintures, sculptures, s'ils doivent être

contemplés par des yeux d'esclaves. Ce n'est plus qu'une matière, d'où ne se dégage aucune façon, d'où ne jaillit aucune flamme. La pure beauté n'est accessible qu'à des âmes libres. Voilà le sentiment obscur et profond de l'âme populaire, et qui la rend inaccessible à la peur, comme aux grossières tentatives de séduction.

Il y a deux mois, alors que les armées allemandes menaçaient les forts de Paris et refoulaient les Russes en Prusse orientale, nous avons connu les mêmes conseils pacifiques, mais combien plus perfides et insolents. Il fallait sauvegarder Paris, cette merveille du monde, traiter quand il en était temps encore. Et peut-être en cette heure tragique, quelques Français pusillanimes, penchaient-ils vers la défaillance.

Mais avec quelle force l'âme nationale s'est redressée contre le danger. Et parmi les plus ardents, qui réclamaient la défense de Paris à outrance, furent les représentants de la population laborieuse de Paris et des faubourgs, celle-là même qui devait subir tout le poids et tous les risques de la bataille.

Quand une nation a subi, sans faillir, de telles épreuves, elle est prête aux plus rudes tâches. Pour moi, je suis de ceux qui pensent, d'accord avec la plupart des juges militaires impartiaux, que les heures les plus cruelles sont passées pour la France, que l'offensive de nos adversaires est définitivement brisée, et qu'en dépit de la consigne impériale, ils n'atteindront ni Paris, ni Calais, ni Dunkerque.

Mais lors même que je n'aurais pas cette absolue confiance, lors même que je ne regarderais pas comme invraisemblable un retour sur Paris, de la menace allemande, aujourd'hui, comme il y a deux mois, je répéterai : **Non, pas de trêve.** Quoi qu'il doive advenir, **la**

**guerre jusqu'au bout.** Car, si cruellement sanglantes que doivent encore être les futures batailles, si redoutable que demeure la force germanique, le pire qui pourrait advenir, ce serait une paix hâtive et boiteuse qui préparerait de prochaines hécatombes. Et je n'envisage pas, au parler ainsi, l'hypothèse impossible ou ignominieuse où la France se déparerait de ses alliés pour traiter seule. Je parle d'une paix prématurée à laquelle les alliés consentiraient d'accord, par lassitude et par l'écœurement du sang versé. C'est le peuple allemand tout entier, et non pas seulement son gouvernement, qui est enivré de sa force et de son rêve de grandeur.

Seule une défaite accablante peut le réveiller de cette dangereuse ivresse. Il faut qu'il sente son sol frémir sous le piétinement de l'invasion. Il faut que le paysan au fond de son sillon, l'ouvrier à l'atelier, aient conscience de subir une force supérieure et qu'ils prennent *horreur* de la guerre au lieu de *l'aimer*. Pour l'humanité, le plus grand désastre serait que, par faiblesse, la triple entente signât la paix avant d'être pleinement victorieuse, avant d'avoir posé le genou sur la poitrine de l'adversaire.

« **Jusqu'au bout** », ce fut notre mot d'ordre aux heures les plus sombres de cette guerre. Ce sera notre mot d'ordre au jour de la Victoire.

PAUL PAINLEVÉ.